



HAL
open science

Écriture romanesque et revendications féministes dans "Celles qui attendent" de Fatou Diome et dans "Cœur du Sahel" de Djaili Amadou Amal

Paul Kana Nguetse, Jovanie Stéphane SOH SOKOUDJOU

► To cite this version:

Paul Kana Nguetse, Jovanie Stéphane SOH SOKOUDJOU. Écriture romanesque et revendications féministes dans "Celles qui attendent" de Fatou Diome et dans "Cœur du Sahel" de Djaili Amadou Amal. Loxias, 2024, 86 Doctoriales XXI, Doctoriales XXI (86). <hal-04691464>

HAL Id: hal-04691464

<https://hal.science/hal-04691464v1>

Submitted on 8 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

Écriture romanesque et revendications féministes dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome et dans *Cœur du Sahel*¹ de Djaili Amadou Amal

Paul KANA NGUETSE

Jovanie Stéphane SOH SOKOUDJOU

Résumé

Le roman francophone postcolonial n'échappe pas à l'invasion de l'univers féminin, comme il se voit dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome et dans *Cœur du Sahel* de Djaili Amadou Amal. Son tissu narratif est le lieu d'ancrage de la transgression et des revendications des droits de la femme longtemps maintenus dans l'ombre par l'hégémonie patriarcale. Face à la dichotomie tradition et modernité, ces deux auteures manifestent, d'une manière ou d'une autre, leur volonté de se soustraire des contraintes culturelles qui ont obstrué pendant longtemps leur épanouissement. La présente réflexion se propose de faire une lecture de ces œuvres romanesques, en se servant des outils de la critique féministe postcoloniale, qui estime que la femme a subi une double subalternisation et, par conséquent, toutes ses réalisations doivent être explorées et valorisées, sortir de l'anonymat. Elle est adossée aux outils d'analyse tels que les *Gender Studies* et le comparatisme qui vont permettre de repérer, d'analyser et d'interpréter les enjeux liés à la féminisation de l'écriture dans l'espace francophone.

Mots clés : Fatou Diome, Djaili Amadou Amal, écriture féministe, critique féministe, comparatisme, roman francophone postcolonial.

Introduction

En 1949, certainement inspirée des mouvements des femmes dans l'univers anglo-saxon, Simone de Beauvoir publie son texte *Le Deuxième sexe*². Dans cet ouvrage devenu la bible du mouvement féministe francophone, elle déclare en paraphrasant le philosophe Érasme³ : « On ne naît pas femme, on le devient ». Cette réflexion a été sans doute le point de départ d'une vaste campagne de revendications et de subversions, parfois violentes, des femmes des aires géographiques francophones notamment, et a permis de mettre sur pied le mouvement dénommé féminisme. Selon Angélique Gérard, dans *Pour la Fin du sexisme !*, il est conçu comme étant « un ensemble de mouvements et d'idées politiques, sociales et culturelles ayant pour objectif de promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes en militant pour les droits des femmes⁴ ». Il s'agit alors d'un mouvement contestataire qui se dresse contre un système socio-culturel donné qui subalterne la femme en érigeant l'homme au statut de maître. Si les pays occidentaux en majorité ont établi des codes nouveaux visant à restituer l'image de la femme, il reste clair que celle-ci peine à trouver ses marques dans une société africaine traditionaliste où la femme est soumise à des contraintes socio-culturelles qui font obstacle à son émancipation tous azimuts. Ces contraintes qui favorisent considérablement l'émergence du patriarcat sont aujourd'hui remises en question par une guérilla féminine qui n'avait pas jusqu'alors le droit d'existence même en littérature. Or, aujourd'hui, la littérature apparaît être le lieu idoine d'expression de leur désenchantement. Le corpus étudié dans le présent article est constitué de *Celles qui attendent* de Fatou Diome et *Cœur du Sahel* d'Amadou Amal Djaili, deux romans qui constituent donc le reflet de la bataille féminine, dans la société sahélienne encore conservatrice. Comme l'exprime Laura Cremonese dans *Dialectique du masculin et du*

¹ Ces œuvres ont pour références : DIOME, Fatou, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010 et DJAILI, Amal Amadou, *Cœur du Sahel*, Paris, Emmanuelle Collas, 2022. Elles seront respectivement abrégées dans ce travail par CQA et CDS.

² De Beauvoir Simone, *Le deuxième sexe*, Tome1, *Les faits et les mythes*, Gallimard, 1949, renouvelé en 1976.

³ Ce philosophe affirme : « On ne naît pas homme, on le devient ». Il soutient par-là le fait que l'identité de l'homme est une acquisition sociale perpétuelle et non pas une donnée innée, naturelle.

⁴ Angélique, Gérard, *Pour la fin du sexisme !*, Éditions Eyrolles, 2019, p. 57 ;

*féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*⁵ cette écriture de défense de la cause féminine a au moins trois missions, à savoir : révolutionner la spécificité de la parole féminine, valoriser le corps et l'inconscient féminin en réfutant les représentations masculines faussées qui perdurent autour de lui, puis lui redonner une image littéraire volée par les chaînes masculines. L'écriture féministe apparaît régulièrement dans les textes à travers les dénominateurs communs tels que : la polygamie, le mariage forcé, la violence conjugale, la douleur de l'enfantement, le viol, la sororité, le lien mère-fille, ainsi qu'à travers des traits esthétiques propres à la révolte. Elle est donc l'univers de la volonté féminine, un lieu de son affirmation.

I-Indicateurs des attitudes subversives féministes

L'écriture féministe qui augure cette ère contemporaine doit être considérée comme un moyen de quête de liberté et de libération du joug patriarcal. Elle place le corps féminin au cœur du texte, ainsi que toutes les tribulations physiques et émotionnelles endurées par la femme dans la société patriarcale. C'est une écriture qui représente non seulement l'univers intime de la femme, ses aspirations muettes, ses dires étouffés, mais aussi son rapport avec l'environnement. C'est alors une écriture subversive qui peut prendre la forme du refus de conformité aux référentiels sociaux établis et de valorisation du *leadership* féminin.

1-Refus de conformité aux référentiels socio-culturels établis

L'un des indicateurs notoires de la subversion féminine qu'on peut observer dans ces romans est l'attitude qu'affichent les femmes vis-à-vis des règles sociales établies. Elles refusent de s'y conformer afin de manifester leur mécontentement. Dans le binôme Diome-Djaïli, les aspirations des personnages se ressentent à partir de leurs gestes, de leurs dires, et de leurs trajectoires dans un espace qu'elles trouvent encore contraignant et conservateur. C'est une nouvelle femme, différente de celle qui est représentée dans les romans masculins. Sa particularité se situe au niveau de sa capacité à transcender les lois établies en sa défaveur pour faire prévaloir sa propre identité. C'est une féministe qui envisage un destin différent de celui de sa mère et rêve d'un monde égalitaire, même si elle a parfois du mal à l'exprimer ouvertement, parce que la figure patriarcale demeure dominatrice de l'organisation socio-culturelle. Elle brille dans le corpus par son refus face à certaines pratiques, par exemple la polygamie.

La polygamie est une pratique à la mode dans la majeure partie des sociétés africaines. Elle est d'ailleurs consacrée par les codes culturels au point où la puissance d'un homme est reconnue à travers sa capacité à épouser plusieurs femmes. Les féministes africaines contemporaines voient en cette pratique une forme d'avilissement et d'esclavagisation de la femme. C'est ce qui ressort du corpus retenu pour cette réflexion. Les mariages polygamiques mis en exergue dans ces romans sont difficilement et amèrement vécus par les héroïnes, car elles doivent supporter un époux qu'elles n'ont parfois pas choisi et pour qui elles ont enterré leur jeunesse et leurs rêves de jeunes filles. Trouvant en cette expérience une descente vers le chaos, une fois mariée, la femme quitte généralement la posture de victime pour celle de bourreau, voire de personnage hors modèle afin de ne point subir. Chez Fatou Diome, l'attention se porte sur le personnage de Bougna, femme dans la cinquantaine, deuxième épouse de Wagane et mère d'enfants qui passe une bonne partie de ses journées à médire de ses coépouses pour capter toute l'attention de son conjoint. Son refus du foyer polygame s'illustre de plusieurs manières. Au moment où elle s'adresse à sa coépouse, des qualificatifs dégradants se glissent dans son discours, ce qui trahit la haine qui l'anime rien qu'à penser à cette dernière ; et elle en veut éternellement à son époux d'offrir de l'attention à la jeune femme encore solide et belle. Elle se confie à Arame :

Tu sais ma coépouse, notre troisième, cette jeune radine, elle nous a servi un déjeuner infect, bien que je l'ai vue préparer un ragoût pour Wagane. J'imagine que cet injuste

⁵Laura Cremonese, *Dialectique du masculin et du féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*, Paris, Didier Érudition, 1997, p. 17.

lui a donné de quoi financer tout ça. Tu peux me croire, je ne vais pas me gêner pour lui faire cracher le prix d'un savon. (CQA : 46)

On assiste à une haine explicite venant de la part de Bougna, la « femme rebelle » qui affiche les traits de l'égoïsme, car son rêve aurait été de jouir du statut d'épouse unique. Mais les choses ont tourné en sa défaveur, elle doit cohabiter avec d'autres épouses. La nature de ce personnage est encore davantage dévoilée dans l'extrait suivant :

Bougna était de ces femmes qui font de la polygamie un conflit permanent. Depuis son mariage, la concurrence et la rivalité l'occupaient du matin au soir [...] Dès sa nuit de noces, Bougna s'était mis entête de battre le record de la première épouse, qui avait déjà huit enfants. Les garçons étaient l'objet de sa plus féroce jalousie [...] Disgrâce, sentiment d'abandon, rancune tenace, ce qui rongea Bougna allait en elle l'envie d'une revanche éclatante. Sa blessure d'orgueil, elle la portait comme une dernière grossesse et rêvait d'une délivrance royale. Ce jour-là, assise sur sa victoire, elle toiserait son mari et sa coépouse (la première). (CQA : 62-66)

La « femme rebelle » vit très mal la polygamie et tient pour premiers responsables son époux et ceux qui l'ont mariée de force. Elle refuse d'accepter la situation, prie pour l'échec des descendants de ses coépouses et entretient en permanence un climat de guerre. La polygamie dans l'écriture de Diome devient à ce niveau un lieu de bataille permanente, une jungle dans laquelle chacune doit se battre pour conserver sa place. Le personnage de Safira et les autres figures féminines dans le récit de Djaili sont à l'image de Bougna. Elles s'illustrent par leur aversion envers la polygamie, notamment en utilisant des méthodes naturelles ou faisant appel aux esprits pour faciliter le départ de leurs coépouses, ainsi que pour barrer la voie à toutes les autres qui sont susceptibles d'être convoitées. Il s'agit des femmes qui, pour la plupart mariées contre leur gré aux hommes d'affaires nantis, ont recours aux fétiches, aux potions magiques et aux écorces pour être des préférées au sein du foyer. L'une des filles atteste :

J'ai vu la troisième épouse de ma maison enterrer un gri-gri devant la porte de la seconde. Je venais d'arriver le matin et je l'ai surprise (dit l'une)...Les deux épouses de ma maison se sont copieusement engueulées aujourd'hui...J'imagine que la perspective de voir arriver une autre rivale est la pire pour elles. Bientôt il faudra faire attention à ne pas toucher aux repas du vieux, si on ne veut pas aussi avaler ce qu'elles y versent inmanquablement (dit l'autre). (CDS : 49-50).

Ce climat délétère que révèle le récit de ces femmes témoigne *a fortiori* l'aspect négatif de la polygamie contemporaine. L'énorme fossé entre la polygamie traditionnelle, pratique à la mode dans presque toutes les communautés africaines, et celle actuelle, récusée, dévoile implicitement le poids de la modernité. Car, cela est clair, le contact des sociétés africaines avec la modernité sans une bonne préparation a complètement modifié leur mentalité et porté un énorme préjudice à l'héritage culturel. La posture revendicatrice qu'adoptent ces femmes est symptomatique des conditions « misérabilistes » dans lesquelles elles se trouvaient. C'est à juste titre qu'Awa Thiam constate :

Les écrivains hommes parlaient de nous, mais à la troisième personne. Ils faisaient leurs personnages en fonction des clichés qu'ils avaient et des critères qu'ils accordaient aux personnages féminins. En fonction de ce qu'ils voulaient faire incarner aux femmes et pas nécessairement de ce que les femmes étaient réellement. À partir de ces années-là, les femmes ont commencé par des autobiographies parce qu'elles avaient envie de hurler ce qu'elles avaient dans le ventre avant de regarder autour d'elles. Maintenant, elles regardent autour d'elles, sont capables de faire les mêmes analyses que les hommes ou même mieux.⁶

Comme on peut le voir, les récits autobiographiques féminins sont en fait les conséquences de l'effacement de la femme ou de sa relégation au second plan dans les récits masculins. Ainsi, se dressent-elles contre un système injuste pour promouvoir le leadership qu'incarne la femme.

2-Le leadership féminin

Les femmes mettent en exergue leurs compétences managériales comme preuve des qualités de

⁶ THIAM, Awa (1978), *La parole aux négresses*, Paris, Denoël, 1978, p. 189.

leadership qu'elles peuvent revêtir. L'indice majeur que l'on peut déceler dans les œuvres est la prise en charge des récits par les personnages féminins à travers l'utilisation de la première personne pour traduire leur existence et leur refus de toute domination. Ainsi paraît subrepticement la première victoire gynocratique sur la phallocratie se traduisant par l'expression de la subjectivité féminine. MIDIOHOUAN rapporte à ce propos :

En ce qui concerne la subjectivité qui se traduit par la pronominalisation personnelle « je », il est question pour ces femmes de sonder les profondeurs les plus intimes des femmes afin de cerner leurs émotions et leurs sentiments, car l'écriture féminine n'est pas seulement celle qui préconise la présence des auteurs féminins dans la littérature, mais plus encore celle qui installe la femme comme personnage principal, centrale : « l'écriture féminine affirme donc la présence de la femme dans la littérature en tant qu'auteur mais aussi en tant qu'héroïne... qui voit, vit et dit la condition déplorable de la femme en Afrique comme jamais aucun homme ne peut la voir, la dire⁷ ».

En présentant des personnages qui s'expriment à la première personne, Diome et Djaïli procèdent par une double rupture : rébellion face à l'ordre socio-culturel et à l'esthétique littéraire traditionnelle. De plus, ce sont des femmes masculinisées qui effectuent des tâches qui, jusque lors, étaient l'apanage des hommes. En l'absence de ces derniers, elles prennent le bâton de commandement et doivent de ce fait « combler les défaillances du père de famille, remplacer le fils prodigue et incarner toute l'espérance des leurs. De toute façon, c'est à la maman que les enfants réclament à manger » (CQA : 12-13). Arame et Bougna sont les archétypes de ce *leadership* féminin chez Diome. Incarnant le triptyque « femmes fortes indépendantes », elles sont caractérisées par le rôle majeur qu'elles jouent pour l'équilibre et la pérennité du noyau familial. Le texte rapporte qu'

Elles se tuaient à la tâche, gagnaient des miettes et trouvaient d'innombrables astuces pour sustenter leur famille...Parfois, l'estomac de leurs petits exigeait plus que le courage d'une mère. Epouvantées par le fond vide de leur marmite, elles sortaient, puis revenaient les bras chargés de victuailles et les épaules basses, écrasées d'affront. (CQA : 15-20).

Le sentiment de solitude est noyé dans la détermination ou l'abnégation qui les caractérise. Leur seul but est de prendre courageusement en charge les enfants qu'elles ont enfantés. Cette même intrépidité se trouve chez le personnage de Kondem, mère de cinq enfants condamnée à les élever seule parce que le père a été enlevé par les troupes de la secte Boko-Haram dans l'Extrême-Nord du Cameroun. Face aux effets des changements climatiques sur les rendements agricoles, elle est obligée de migrer pour la ville de Maroua où, pour assurer la survie de sa progéniture, elle se livre au métier de casseuse de pierres, métier généralement consacré aux hommes. Le passage suivant nous édifie amplement à propos :

Elle (Kondem) passe sa journée entière au pied de la montagne de Maroua à casser péniblement les pierres qu'elle revend le soir pour gagner à peine de quoi les nourrir [...] Kondem s'est habituée à sa nouvelle vie de casseuse de pierres à Maroua. Ses journées sont rythmées par la même routine : gravir la montagne par le versant rocheux et avec ses outils, un marteau et une simple barre à mine, frapper et casser la roche. Les garçons (ses fils) descendent les pierres au pied de la colline pour l'aider. Puis, avec un simple marteau, elle réduit les pierres en gravier, destiné aux travaux. Elle forme ensuite un tas suffisant qu'elle expose à la vente [...] Le travail est pénible. Le soir venu, elle est éreintée, avec des douleurs lancinantes dans le dos. Les premiers jours, ses mains étaient couvertes d'ampoules et elle avait tellement inhalé de poussière qu'elle avait du mal à respirer. Mais elle a continué à travailler courageusement avec plusieurs autres femmes. (CDS : 119- 134)

Par ces récits « matriarcaux », les deux auteures rendent audibles les voix féministes longtemps muselées et enterrées au cimetière de l'oubli. Elles promeuvent, toutefois, une nouvelle esthétique qui serait le socle d'un nouveau construit socio-culturel.

⁷ MIDIOHOUAN Guy Ossito, 2000, « L'apport des femmes à la littérature négro-africaine d'expression française », *Revue d'Études africaines*, n° 3, p. 256.

II-Stratégies et modalités de revendications féministes

Djaïli et Diome ne cachent pas leur intention de remodelage des normes sociales où la femme, réduite à la domesticité et la maternité, sort de sa léthargie. C'est une femme qui « ne parle jamais pareil. Ce qu'elle émet est fluent, fluctuant. Fluant⁸ ». Elles militent donc pour une désacralisation de l'image de l'homme et une réhabilitation de celle de la femme muselée.

1-La configuration du système des personnages : inversion des rôles

Odile Cazenave explique que l'arrivée des femmes africaines en littérature est une réponse à la marginalisation de celle-ci et une manière de dire désormais qu'elle existe. Elle écrit à ce sujet :

Loin de constituer une littérature marginale, les écrivains femmes africaines ont créé un espace de discussion central à la littérature africaine d'expression française. Néanmoins, c'est en adoptant au départ une démarche de marginalisation de leurs personnages [...] qu'elles sont parvenues à s'inscrire au centre, s'assurant ainsi l'appropriation de zones de langage jusqu'ici considérées comme la prérogative des hommes⁹.

D'après Cazenave, l'hégémonie masculine était perceptible même en littérature où la femme était quasi inexistante. Bien plus, la configuration des personnages reléguait la femme au second rôle, ou tout simplement ne l'évoquait même pas. Or, selon Béatrice Didier, « plus la société les empêchait de dire "je", plus elles l'écrivaient dans leurs textes¹⁰ ». Aujourd'hui, les écrivaines africaines rompent le silence en restructurant le système des personnages dans leurs récits. La femme en devient la figure de proue, celle qui distribue d'ailleurs les rôles et veille à l'équilibre du socle familial. Que ce soit Arame, Bougna, Daba ou Coumba chez Fatou Diome ou encore Faydé, Leila, Kondem chez Djaïli Amal, leur trait commun est qu'elles sont des femmes émancipées qui se détachent de l'oppression masculine pour se construire une image de femmes fortes. Il n'est pas anodin que les intrigues soient bâties autour de leurs vécus, de ce qu'elles ressentent et de ce qu'elles font pour assurer la survie des leurs, même avec l'absence de l'homme.

Culturellement construite, la marginalisation de la femme trouvait son point d'achoppement dans la littérature. La revendication d'une nouvelle esthétique littéraire de par la construction des personnages où la femme devient centrale est une forme de contestation de l'hégémonie masculine et trahit la volonté de la femme de désormais faire partie intégrante en tant qu'actrice de l'évolution sociale et littéraire. Delphine Naudier peut donc conclure :

Ces auteures (féministes) vont s'imposer dans les rangs de l'avant-garde littéraire en mettant au cœur de leurs livres la revalorisation du féminin. Cette construction sociale et symbolique de la légitimité des écrivaines a été édiflée à la fois en dénonçant la supériorité masculine dans le monde des lettres, et en définissant une ligne esthétique, qui, théorisée, manifeste la possibilité qu'ont les femmes désormais d'occuper visiblement le territoire littéraire [...] l'évolution même du champ où apparaissent de nouvelles avant-gardes crée une brèche où le « féminin » peut-être redéfini comme subversif¹¹.

2-La dénonciation de la précarité de la femme au foyer

Les écrivaines comme Diome et Djaïli décrivent la situation morose et plus ou moins douloureuse / difficile de la femme dans les foyers. C'est une stratégie de revendication puisque, à l'évidence, c'est d'une forme de dénonciation qu'elles usent. Majoritairement, la souffrance et la précarité de la femme sont perceptibles dans les foyers polygamiques, ou chez les mères célibataires qui sont condamnées à élever leurs enfants seules. Ces situations créent une instabilité sociale voire psychologique chez ces personnages féminins qui, aussitôt, développent des réactions parfois violentes. Après avoir compris que la finalité de son mariage est

⁸ IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris : Editions de Minuit, 1977, p. 324.

⁹ CAZENAVE Odile, *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.18.

¹⁰ DIDIER Béatrice, *Écriture-femme*, 2^e édition, Paris, PUF, 1981, p. 19.

¹¹ « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », Delphine Naudier, dans *Sociétés contemporaines*, 2001/4 (numéro44), pp. 57-73 ;

l'enfantement, la soumission et la domesticité, Coumba entre en conflit avec sa belle-famille, amplifié par l'absence voulue ou non de son mari. S'étant préalablement conformée aux exigences de la famille de son mari et ayant supporté toutes leurs railleries sans riposte, elle s'indigne en ces termes :

Oui c'est ça, ton fils (Issa) est devenu père, mon œil ! Et moi, je suis l'outre du bon Dieu, le réceptacle à semence, le terreau fertile ! Fais-nous un fils ! Ah oui, je suis la forge ardente où tes rêves prennent forme ! C'est ça, ton fils est devenu père...Et moi ? Il me faut un mari, mais ça, non, tu n'y penses même pas. Égoïste (Bougna) !
(CQA : 232)

Elle exprime sa déception envers sa belle-mère qui extériorise son euphorie de savoir que son fils, l'époux de Coumba, est devenu père. L'absence des éléments qui fondent le panégyrique de la femme dans ce passage traduit cette volonté d'occultation de cet être par qui vient la vie. Or, ce que désire Coumba, c'est la présence de son mari en ce moment de joie. Alors qu'elle n'en plus de son absence sans certitude de son retour, une tempête intérieure emporte son état psychologique mis- en évidence par ces interrogations rhétoriques : « Pourquoi Issa ne (revient-il pas) ? Pourquoi (envoie)-il si peu d'argent ? (M'aime) t-il encore ? » (CQA : p. 289). En plus de supporter difficilement l'absence de son mari, elle fait aussi face à une restriction budgétaire sans justification, ce qui confirme davantage son statut minoritaire et insignifiant. Chez Djaili, cette précarité est mise en évidence par la dichotomie tradition/modernité incarnée par le personnage Faydé. En effet, elle évolue dans un environnement socio-culturel ancré dans la tradition qui refuse le droit d'instruction à la femme. Il s'agit d'une société où l'éducation de la femme est considérée comme un sacrilège, un énorme préjudice pour la société. Pour comprendre davantage la gravité de ce fait, Aoua Kéita, dans son ouvrage autobiographique paru en 1975, rapporte :

Pour ma mère c'était un scandale d'envoyer une fille en classe [...] Ne pouvant manifester son mécontentement à mon père, toute sa colère retombait sur moi [...] Cela consistait à me priver de ses caresses et des petites gâteries [...]. Pendant toute la première année je fus très malheureuse. Ma mère me négligea. Elle gâtait mes sœurs outre mesure pour me faire de la peine [...] elle me renvoyait en ces termes : 'Va-t'en t'occuper de tes papiers et crayons, c'est ce que tu donneras à manger à l'homme malheureux qui acceptera de te prendre'. Ma mère ne manquait aucune occasion pour me décourager¹².

Elle est complètement délaissée parce qu'elle choisit d'aller à l'école. C'est aussi le cas de Faydé qui, nourrissant le rêve de fréquenter l'école et de devenir une femme adulte et autonome, de prendre soin d'elle et de sa famille, se verra opposer une fin de non-recevoir par cette dernière. Du coup, elle perçoit désormais son environnement immédiat comme une prison dans laquelle le meilleur est hypothétique. Elle ne tarde pas à défier sa génitrice qui représente à la fois son père et sa mère :

Si je ne vais pas travailler, où trouveras-tu de l'argent ? Qui s'occupera de mon trousseau quand je serai prête à me marier ? [...] Qui t'aidera à nourrir les enfants ? Qui payera pour qu'ils aillent aussi à l'école, au moins pendant quelques années ? Et le savon ? Et le sel ? Les allumettes ? Le pétrole ? Sans compter la quinine ? Comment survivre sans tout ça ? (CDS : 35)

Ces questionnements qui n'en sont pas véritablement sont des stratégies argumentatives qu'elle déploie pour convaincre sa génitrice de la laisser aller à l'école. Elle établit ainsi une connectivité émotionnelle afin que sa génitrice accepte de briser les barrières érigées par la société phallocratique qui ne contraignent que la femme.

Toujours dans le roman de Djaili, la maltraitance dont est victime Bintou de la part de son amoureux la conduit à préférer le suicide comme manifestation de sa liberté. Ne pouvant plus supporter les violences physiques et psychologiques, ainsi que les nombreuses humiliations,

¹² KEITA, Aoua. *Femme d'Afrique, La vie d'Aoua Keita racontée par elle-même*, Paris, Présence Africaine, 1975, pp. 24-25.

elle se résout définitivement à se donner la mort qui, pour elle, est une voie de libération. Elle déclare : « Je ne veux plus être une domestique [...] Ni une kaado¹³, une vermine... Son mépris... Mourir comme une saleté, une souris » (CDS : 152). La mort symbolise ici la fin de l'oppression et de la souffrance. Elle facilite la réincarnation sous une forme moins asservissante, indépendante.

Bien plus, vivant dans le Sahel, les femmes sont confrontées à de nombreuses difficultés telles que la famine ou l'aridité du sol et des finances. Ainsi, pour subvenir aux besoins biologiques de leur famille, elles effectuent parfois des gymnastiques herculéennes. Sans emplois ni soutien quelconque, elles essuient quotidiennement la honte, l'humiliation, et n'ont de choix que de recourir à l'endettement sans fin pour satisfaire les besoins élémentaires de leur progéniture. Le parcours narratif des textes laisse apercevoir des femmes mentalement fragilisées et précocement vieilles qui traînent avec elles la misère ambiante, car elles sont victimes de leur condition marginale. Face à la famine continue, ces mères sont obligées de contracter indéfiniment des dettes chez Abou, le boutiquier, afin de remplir l'estomac de leurs petits :

Parfois l'estomac de leurs petits exigeait d'elles plus que le courage d'une mère. Épouvantées par le fond vide de leur marmite, elles sortaient, puis revenaient les bras chargés de victuailles et les épaules basses, écrasées d'affront. Bien que cette réalité leur fût commune, chacune essayait de cacher aux autres ses périodes de vaches maigres. (CQA : 20)

Les jours de famine représentent les « jours de carence », « de désarroi », de « crédit », « de honte », « de dette » (CQA : 20-21). Se dresse ainsi le champ lexical de l'extrême précarité de la femme découlant fortement de son identité subalternisée dans cette sphère socio-culturelle. Pour conforter encore davantage cette idée de précarité, lisons ce passage qui est une conversation entre Kondem et sa fille :

- As-tu préparé la bouillie ? demande-t-elle (Kondem) à Faydé
- Oui, c'est prêt, mais il n'y a plus de sucre, ni de miel, ni de tamarin. Et je n'ai plus d'agent.
- Il fallait emprunter chez Abou. On payera plus tard !
- Il ne veut plus nous faire du crédit. Chaque fois que tu m'envoies chez lui, il m'insulte et m'humilie.
- Tu as demandé à la voisine ?
- Tu sais bien à quel point elle est devenue hautaine, depuis que son fils travaille à Douala. J'en ai marre de son mépris. J'ai mis du citron, on va boire comme ça ! Sinon tu n'as qu'à aller quémander toi-même ! (CDS : 14)

Ce récit pathétique lève le voile sur la condition précaire de la femme sahélienne. C'est une tragédie qui permet de voir à quel point elle est déshumanisée et réduite à la misère et aux maladies. Ces deux auteures, à travers ces stratégies et modalités, présentent les incongruités d'un système patriarcal contre-productif parce que bâti sur des logiques d'hégémonie, d'inégalité et de marginalisation. C'est ce qui fait dire à Odile Cazenave que : « Les écrits au féminin suggèrent que si l'Afrique va si mal, cela tient en partie au fait que les femmes ne participent pratiquement pas au pouvoir politique¹⁴ ». Ces écrivaines questionnent de ce fait les rapports de genre en inscrivant le rapport femme/famille/foyer en priorité, toute chose qui rompt avec l'idéologie traditionnelle centrée sur la figure patriarcale. À ce sujet, Hafid Gafaïti et d'Armelle Crouzières-Igenthron peuvent conclure :

Le fait d'aborder la relation mère-enfant sous l'angle strict de mère-fille attaque les fondements traditionnels de la société dans ses mythes et croyances. [...] Parler du rapport mère-fille, c'est donc s'attaquer aux structures patriarcales de la société, et faire preuve de la part de l'écrivain d'un acte de révolte radicale.¹⁵

¹³ Terme péjoratif utilisé à Maroua par les musulmans pour identifier les chrétiens et les non-peuls, ainsi que les populations venues des montagnes.

¹⁴ Odile Cazenave, *Femmes rebelles*, naissance d'un nouveau roman africain au féminin, p. 325.

¹⁵ Hafid Gafaïti et Armelle Crouzières-Igenthron, *Femmes et écriture de la transgression*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 133.

III-Enjeux d'une esthétique littéraire au féminin

Dans son roman épistolaire *Une si longue lettre*, Mariama Ba déclare triomphalement : « Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre¹⁶ ». Cette pensée suggère le désir profond de rupture ou de sortie de ce que Catherine Coquery-Vidrovitch qualifie de règle de trois « S », à savoir : « Silence, Sacrifice et Service¹⁷ ». L'écriture au féminin trouve toute sa pertinence dans ce sillage. C'est une écriture qui promeut l'émancipation de la femme à travers le dévoilement de son inconfort et son apologie.

1-Dévoilement de l'inconfort de la femme

L'écriture féminine est d'abord et avant tout une écriture de l'inconfort et de la souffrance. L'émergence et la prégnance des voix féminines narratrices disent long sur les desseins des auteures. De fait, la peinture de la souffrance de la femme s'inscrit dans une dynamique de protection de ce maillon important du socle non seulement familial, mais aussi social. Elles s'attaquent ainsi à la structure socio-culturelle toute entière et ceux qui l'incarnent. Le dévoilement de l'inconfort ou de la souffrance de la femme devient une forme de revendication de son émancipation, laquelle est embrigadée par l'hégémonie patriarcale, l'autorité parentale, l'analphabétisme, la domesticité et la maternité.

Les personnages de Fatou Diome invoquent le ciel afin d'être sauvées de ces gangrènes. Arame, par exemple, « ne (sait) pas lire » (CQA : 57) et se répète intérieurement : « ah, si seulement j'avais fait des études ! » (CQA : 352). En effet, dans l'impossibilité de décrypter le contenu d'une lettre envoyée par son fils, elle sombre dans la dépression et dans le complexe d'infériorité. De plus, elle porte encore les séquelles des violences physiques perpétrées sur elle par son époux et le souvenir douloureux de son mariage sans son consentement. L'éducation de la jeune fille est au centre des préoccupations des productions de Diome et de Djaïli. Pour la narratrice principale de Diome, la scolarisation « éveille les filles et nourrit chez elles d'autres aspirations » (CQA : 300). Elle poursuit dans le même registre en alléguant : « Alphabétiser les filles, surtout dans les zones rurales, serait leur ouvrir, dans le mur des archaïsmes traditionnels, une brèche salvatrice » (CQA : 353). Il est urgent d'éduquer les filles, tel est le combat de Fatou Diome qu'on peut lire dans cet extrait :

Dans certains pays africains, l'absence d'instruction pour les femmes, je la considère comme une des violences faites aux femmes, je la considère également comme une plaie de la démocratie. Vous savez, pour défendre la démocratie, il faut connaître ses droits, pour respecter les droits du voisin il faut les connaître. La seule manière de les connaître, c'est l'éducation. Instruire les femmes, c'est leur donner la capacité de mieux éduquer leurs enfants, c'est donc former la jeunesse africaine, c'est un cercle¹⁸.

L'absence d'éducation pour la femme est une atteinte grave à ses droits et une violation des principes démocratiques en application dans les pays africains. Pire encore, c'est un énorme préjudice que l'on cause aux enfants qui ne bénéficieront pas d'une éducation de qualité du fait de l'inculture de leurs mamans avec qui ils passent la majeure partie de leur temps. Amal Djaïli partage cet avis. Pour elle, La scolarisation de la jeune fille ne doit être négociable, en ce sens qu'elle est susceptible de favoriser son insertion socioprofessionnelle et le développement efficace de sa société. Évelyne Mpoudi Ngolle souscrivait à cette idéologie lorsqu'elle déclarait en 1990 dans son roman *Sous la cendre le feu* : « La libération de la femme devrait commencer par l'éducation des petites filles(...) sinon, ce combat peut être considéré comme perdu d'avance¹⁹ ». Scolariser une femme selon Amal, c'est lui permettre d'ouvrir les yeux, de faire

¹⁶ BÂ, Mariama, 1979, *Une si longue lettre*, Dakar : Nouvelles éditions africaines, 1979, p. 129.

¹⁷ COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 1994, *Les Africaines, histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e au XX^e siècle*, Paris, Desjonquères, p. 10.

¹⁸ Fatou Diome, « Drame de l'immigration, responsabilité africaine et hégémonie européenne », BIE Youtube, 10 Février 2021.

¹⁹ Mpoudi N. Évelyne, *Sous la cendre le feu*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 18.

ses choix et d'en prendre des responsabilités conséquentes. Faydé est parvenue au bout de son rêve grâce à l'éducation qu'elle s'est entêtée à recevoir. Pour cela, elle est désormais respectée et sollicitée par son entourage et fait la fierté de sa famille, voire de la cité toute entière. La littérature apparaît comme le tremplin qui permet de rompre les chaînes de la marginalisation tant sociale que littéraire. Pour ce faire, le recours à la subjectivité féminine et la déconstruction de l'hégémonie masculine sont des stratégies que mettent en œuvre les auteures pour dévoiler le malaise et les injustices causées par les sociétés phalocrates africaines. Odile Cazenave le confirme en ces termes :

Pour répondre à la marginalisation des femmes, et de la littérature femme par les critiques masculins, les écrivains femmes ont, dans un premier temps, favorisé à dessein certains types de personnages féminins mis en marge de la société africaine. Par ce biais, elles se sont créé un espace et un regard privilégiés, qui les autorisaient à une plus grande liberté (marge) d'expression et de critique de leur société.²⁰

De ce constat, le rapport entre l'ostracisation de la femme et son émancipation est vite établi. Il est clair que la femme, par ces revendications, témoigne son refus de toute victimisation pour retrouver sa liberté au moyen des luttes. En dévoilant son inconfort, ces auteures ouvrent la voie à l'affranchissement, ainsi qu'à la revalorisation de cette dernière.

2-L'apologie de la femme

L'un des enjeux majeurs de l'écriture au féminin est de faire l'apologie de la femme qui, loin d'être un « objet » réduit aux usages domestiques, est un moteur d'édification du noyau familial et social. Presque tous les textes des écrivaines africaines contemporaines dressent le portrait des femmes battantes et leaders dont l'apport pour l'équilibre de la société est très considérable. Dans *Celles qui attendent*, Arame est le prototype de ces femmes dont on chante les louanges. Femme dans la cinquantaine, ses qualités surpassent grandement les défauts. Elle est la matérialisation du sacrifice suprême, le terrier dans lequel viennent se blottir en sécurité les enfants et petits-enfants. Le portrait qui est fait d'elle présente une femme qui, bien que n'ayant pas été longtemps à l'école occidentale, dirige remarquablement l'entreprise familiale. Elle occupe le rôle de chef de famille puisque qu'elle a un époux invalide. Même en ayant subi les violences familiales et conjugales, elle reste sans agressivité et très modérée envers les siens qui dépendent d'elle. La réussite de son deuxième fils Lamine vient marquer la réalisation de son rêve le plus profond, en la libérant de l'extrême précarité. Elle est la métaphore de la femme dont l'Afrique actuelle a besoin, car elle sait d'abord prendre soin de ses enfants et répandre la stabilité lorsqu'elle est près d'eux.

Dans *Cœur du Sahel*, le récit est centré sur la figure de Faydé. Elle a appris à prendre sa vie en main et à se battre pour sa survie. Modèle pour la jeunesse féminine, son parcours narratif est exempt de tout reproche quelconque. Bien au contraire, s'il y a un personnage à dédommager, c'est bien elle. Son insertion sociale dans la ville de Maroua est entachée de stigmates, d'humiliation et de rejet. Cependant, cela ne l'empêche pas de poursuivre son rêve, celui de devenir médecin. Elle sait patienter et n'envie rien de personne, surtout de ceux qui se proclament de la classe bourgeoise. C'est dans la persévérance qu'elle obtient son baccalauréat, allant de petits boulots en petits boulots, jusqu'à l'obtention d'un concours qui consacre son entrée à l'école de formation, d'où elle en sort infirmière. À travers ce travail, elle fait valoir son humanisme. C'est par exemple le cas quand elle accueille et traite les malades avec amour comme cela s'observe dans l'extrait suivant:

En voici que pour son premier poste, elle a été affectée à l'hôpital régional de Maroua. Après avoir pris service, elle se lance corps et âme dans son travail [...] Du matin au soir, Faydé apporte du réconfort, travaille sans relâche. Les médecins, surmenés, louent son dévouement, son dynamisme et sa disponibilité. (CDS : 180)

Le texte fait aussi l'apologie de ce personnage à travers la description de ses aptitudes qui la permettent de diriger des personnes vers le chemin de l'espoir. D'ailleurs, elle met sur pied une

²⁰ Mpoudi N. Évelyne, *Sous la cendre le feu*, p. 22.

association à l'honneur des femmes victimes du Sahel. La narratrice explique :

Un soir, elle est en train d'aménager le local de l'association qu'elle vient de créer pour venir en aide aux femmes. Elles a conscience que dans son malheur, elle a eu de la chance. Combien de filles se retrouvent dans la même situation que celle qu'elle a endurée il y a quelques années et ne s'en sortent pas aussi bien qu'elle ! Il fallait qu'elle contribue à sa manière à faire changer les choses. (CDS : 183)

L'héroïsme de ce personnage féminin permet d'avoir une image globale sur ce que peut apporter la femme dans la construction d'une société. Ces femmes pour lesquelles sont faites les louanges refusent désormais de se conformer aux référentiels socio-culturels désavantageux pour elle ou d'accepter de jouer le second rôle, car, comme le remarque Tanella Boni,

Aujourd'hui, de nombreuses Africaines, instruites ou non, ne se contentent pas de prodiguer des conseils aux hommes dans l'ombre ou sous l'oreiller, elles se donnent le droit de penser par elles-mêmes, de concevoir, d'imaginer des solutions, de prendre des initiatives, d'agir même quand elles sont analphabètes. Elles savent de quel côté se trouvent leurs intérêts et aussi leurs droits²¹.

Conclusion

En définitive, l'écriture féminine africaine contemporaine est un plaidoyer pour la réparation des injustices perpétrées par l'ordre patriarcal régnant dans bon nombre de sociétés africaines traditionnelles. Longtemps maintenues comme remplaçantes dans le processus de construction de leurs sociétés, les femmes réclament aujourd'hui leur titularisation au regard de leurs apports, de leurs capacités et des compétences qu'elles possèdent. Les deux récits qui faisaient l'objet de cette étude ont permis de passer en revue les conditions précaires et plus ou moins éprouvantes financièrement dans lesquelles se trouvent les femmes du Sahel, confrontées à la rudesse d'un système qui érige le patriarcat en norme sociale. Ainsi, ces auteures s'attaquent-elles violemment à ce système en opposant la modernité à la tradition. Là où même la littérature empêchait la femme de s'exprimer, ces écrivaines ouvrent une brèche qui permet de comprendre et d'analyser le vécu des femmes du Sahel, leurs émotions et sentiments étouffés.

Bibliographie

BÂ, Mariama, 1979, *Une si longue lettre*, Dakar : Nouvelles éditions africaines.

BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, Tome1, *Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 1949.

CAZENAVE Odile, *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, *Les Africaines : histoire des femmes d'Afrique noire du 19^e au 20^e siècle* Paris, Desjonqueres, 1994.

CREMONESE Laura, *Dialectique du masculin et du féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*, Paris, Didier Érudition, 1997.

DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1981.

DIOME, Fatou, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.

DJAÏLI, Amal Amadou, *Cœur du Sahel*, Paris, Emmanuelle Collas, 2022.

GAFÄÏTI, Hafid et CROUZIÈRES-IGENTHRON, Armelle, *Femmes et écriture de la transgression*, Paris, L'Harmattan, 2005.

GERARD, Angélique, *Pour la fin du sexisme !*, Paris, Éditions Eyrolles, 2019.

IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

KEITA, Aoua. *Femme d'Afrique, La vie d'Aoua Keita racontée par elle-même*, Paris, Présence

²¹ Tanella, Boni. *Que vivent les femmes d'Afrique*. Abidjan : Editions Panama, 2008, p.155.

Africaine, 1975.

MIDIOHOUAN Guy Ossito, 2000, « L'apport des femmes à la littérature négro-africaine d'expression française », *Revue d'Études africaines*, n° 3, 2000, pp. 255-259.

MPOUDI NGOLLE, Évelyne, *Sous la cendre le feu*, Paris, L'Harmattan, 1990.

NAUDIER, Delphine, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*, N° 44, 2001, pp. 57-73.

TANELLA, Boni, *Que vivent les femmes d'Afrique*. Abidjan, Éditions Panama, 2008.

THIAM, Awa, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël, 1978.

Paul KANA NGUETSE est Maître de conférences en Études françaises et francophones au département des Langues Étrangères Appliquées de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang/Cameroun. Spécialiste du comparatisme et de l'intermédialité, il s'intéresse aussi à l'épistémologie des savoirs. Il est co-directeur d'un ouvrage collectif intitulé *Littératures francophones et géographie* ; et auteur de plusieurs articles scientifiques à l'instar de « Cataclysmes naturels, enjeux environnementaux et stratégies de résistance dans *L'Île et une nuit* et *Souffrières* de Daniel Maximin », « Environnement naturel, conscience écologique et poétique du vivant dans les *Neuf consciences de Malfini* de Patrick Chamoiseau », etc.

Jovanie Stéphane SOH SOKOUDJOU est Docteur *PhD* en Études françaises et francophones au département des Langues Étrangères Appliquées, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang/Cameroun. Il est actuellement Assistant au département de Français de l'Université de Buea/Cameroun. Les études littéraires portant sur les *Spatial turn*, *natur turn*, *animal turn*, *Gender Studies*, le comparatisme culturel et le postcolonialisme sont, entre autres, ses domaines de prédilection. Il est auteur et co-auteur de plusieurs articles scientifiques parus et en cours de parution dont voici quelques titres : « Écriture Romanesque et environnement naturel dans *Onitsha* de Jean-Marie Gustave Le Clézio », « Crises environnementales et reconstruction/conservation identitaire dans les littératures marginales : cas d'*Ouragan* de Laurent Gaudé et *L'Île et une nuit* de Daniel Maximin », « Survivre à l'ère postmoderne : perspectives pour une véritable écologie humaniste », etc.